

## POÈMES – L’ART DU TACT ET L’ART DU TEXTE : POÉSIE ET DIPLOMATIE

28 mars 2022 – Salle XX, Palais des Nations

### Paix

*Salah Stétié*

La paix, je la demande à ceux qui peuvent la donner  
Comme si elle était leur propriété, leur chose  
Elle qui n’est pas colombe, qui n’est pas tourterelle à nous ravir,  
Mais simple objet du cœur régulier,  
Mots partagés et partageables entre les hommes  
Pour dire la faim, la soif, le pain, la poésie  
La pluie dans le regard de ceux qui s’aiment

La haine. La haine.  
Ceux qui sont les maîtres de la paix sont aussi  
les maîtres de la haine  
Petits seigneurs, grands seigneurs, grandes haines toujours.  
L’acier est là qui est le métal gris-bleu  
L’acier dont on fait mieux que ces compotes  
Qu’on mange au petit déjeuner  
Avec du beurre et des croissants

Les maîtres de la guerre et de la paix  
Habitent au-dessus des nuages dans des himalayes,  
des tours bancaires  
Quelquefois ils nous voient, mais le plus souvent  
c’est leur haine qui regarde :  
Elle a les lunettes noires que l’on sait

Que veulent-ils ? Laisser leur nom dans l’histoire  
À côté des Alexandre, des Cyrus, des Napoléon,  
Hitler ne leur est pas étranger quoi qu’ils en disent :  
Après tout, les hommes c’est fait pour mourir  
Ou, à défaut, pour qu’on les tue

Eux, à leur façon, qui est la bonne, sont les serviteurs d’un ordre  
Le désordre, c’est l’affaire des chiens – les hommes, c’est civilisé  
Alors à coups de bottes, à coups de canons et de bombes,  
Remettons l’ordre partout où la vie  
A failli, à coups de marguerites, le détraquer

À coups de marguerites et de doigts enlacés, de saveur de lumière,  
Ce long silence qui s’installe sur les choses, sur chaque objet,  
sur la peau heureuse des lèvres,  
Quand tout semble couler de source comme rivière  
Dans un monde qui n’est pas bloqué, qui est même un peu ivre,  
qui va et vient, et qui respire...

Ô monde... Avec la beauté de tes mers,  
Tes latitudes, tes longitudes, tes continents  
Tes hommes noirs, tes hommes blancs, tes hommes rouges,  
tes hommes jaunes, tes hommes bleus  
Et la splendeur vivace de tes femmes pleines d'yeux et de seins,  
d'ombres délicieuses et de jambes  
Ô monde, avec tant de neige à tes sommets et tant de fruits  
dans tes vallées et dans tes plaines  
Tant de blé, tant de riz précieux, si seulement on voulait  
laisser faire Gaïa la généreuse  
Tant d'enfants, tant d'enfants et, pour des millions  
d'entre eux, tant de mouches  
Ô monde, si tu voulais seulement épouiller le crâne chauve  
de ces pouilleux, ces dépouilleurs  
Et leur glisser à l'oreille, comme dictée de libellule,  
un peu de ta si vieille sagesse

La paix, je la demande à tous ceux qui peuvent la donner  
Ils ne sont pas nombreux après tout, les hommes  
violents et froids  
Malgré les apparences, peut-être même ont-ils encore  
des souvenirs d'enfance, une mère aimée,  
un très vieux disque qu'ils ont écouté jadis  
longtemps, longtemps

Oh, que tous ces moments de mémoire viennent à eux  
avec un bouquet de violettes !  
Ils se rappelleront alors les matinées de la rosée  
L'odeur de l'eau et les fumées de l'aube sur la lune.

**Au voyageur**  
*Elena Vcarescu*

Toi dont le pas est d'or dans la blancheur d'été,  
Que ton ombre se berce heureuse à ton côté,  
Ô voyageur qui nous envies  
De ne jamais quitter l'ombre du puits penchant,  
Et de ne pas courir dans l'aube ou le couchant  
Plus loin que l'eau de nos prairies.

[...]

Tu ne sais rien, tu vas sur les chemins si longs,  
Rien qu'à te voir passer déjà nous t'appelons  
Celui que l'on attend sans cesse.

[...]

Va, saisis dans tes bras l'heure des beaux retours.

## **La muraille intérieure de Tokyo**

*Paul Claudel*

Le sort d'un point à un autre me promène sans aucune espèce d'égard ou de transition.  
Il faut que je m'arrange comme je peux de ce Brésil qui se juxtapose au Japon.  
La vie des autres va son pas dans le paysage continu.  
La mienne suit sa ligne sur des feuilles interrompues.  
Et parmi les circonstances pour moi d'un seul coup qu'on déplace comme des panneaux de papier,  
Mon âme furtivement passe entre les mondes décollés.

## **Mon pays**

*Elena Vcarescu*

Oui, j'ai su dès les jours de l'enfance vivace  
La liberté naïve et la limpide audace,  
  
Et, pressant l'avenir sur mon cœur indompté,  
J'ai marché dans ma force et dans ma liberté ;  
  
J'ai balancé mon rêve ainsi qu'un feu de cierge  
Dans la lumière en fleur où l'Orient émerge,  
  
Et j'entendais au bruit de mon vœu dévorant  
Ma race qui chantait en moi comme un torrent.  
  
Libre et rude ouragan, j'écoutais par mes veines  
Se ruer des héros et se traîner des reines.  
  
Et parmi les ardeurs des rapides combats  
Dans les barbares jeux des aïeux au front bas,  
  
Se glisser, serpent d'or, la Byzance asservie,  
Et toi, voluptueuse et tendre Moldavie.  
  
On m'enseignait à vivre avec les bras ouverts,  
Pour y recevoir Dieu, l'amour et l'univers...

[...]

Je ne suis plus moi-même, ô terre, je suis vous.

## **Connaissance du temps**

*Paul Claudel*

Cependant à toutes les heures de la terre, il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison, toutes les saisons ensemble.

Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est midi à la Pointe-Saint-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille.

## Contacts et circonstances

*Paul Claudel*

Comme il y a une marée de l'océan et une marée de l'atmosphère, il y a entre les différentes tribus de l'humanité une espèce de balance barométrique des âmes, des cœurs et des imaginations. Je veux dire qu'entre les divers peuples, entre les diverses civilisations, il y a un contact psychologique plus ou moins avoué, un commerce plus ou moins actif, un rapport comme de poids et de tensions diverses qui se traduit par des courants et par des échanges, par cet intérêt qui ne naît pas seulement de la sympathie, mais de la réalisation d'un article idéal, dont la conscience d'une certaine insuffisance en nous fait naître le besoin, un besoin qui essaye plus ou moins gauchement de se traduire par l'imitation. Tantôt la balance dont je viens de vous parler se traduit par un actif, et tantôt par un passif. Tantôt un peuple éprouve la nécessité de se faire entendre, et tantôt – et pourquoi pas en même temps ? – celle de se faire écouter, celle d'apprendre et de comprendre.

## Pain

*Gabriela Mistral*

On a laissé un pain sur la table,  
moitié brûlé, moitié blanc,  
picoré sur le dessus et ouvert  
en mies blanches comme flocons.

Il me paraît neuf ou comme non vu,  
et rien d'autre que lui ne m'a alimentée,  
mais en roulant sa mie, somnambule,  
j'ai oublié toucher et odeur.

Il a l'odeur de ma mère donnant son lait,  
l'odeur de trois vallées par où je suis passée :  
celle d'Aconcagua, de Patzcuaro, d'Elqui,  
et celle de mes entrailles quand je chante.

Il n'y a pas d'autres odeurs dans la pièce  
et c'est pourquoi il m'appela ainsi ;  
et personne non plus dans la maison  
sauf ce pain ouvert sur une assiette,  
qui de son corps me reconnaît  
et que du mien je reconnais.

Fut mangé sous tous les climats  
le même pain entre cent frères ;  
pain de Coquimbo, pain de Oaxaca,  
pain de Santa Ana et de Santiago.

En mes enfances je lui connaissais  
forme de soleil, de poisson, de halo,  
et ma main connaissait sa mie  
et sa chaleur d'oisillon emplumé...

Plus tard je l'oubliai, jusqu'à ce jour  
où nous nous rencontrâmes tous deux,  
moi avec mon corps de vieille Sarah  
et lui avec le sien de cinq ans.

Amis morts avec qui je le mangeai  
dans d'autres vallées, sentez la buée  
d'un pain en septembre moulu,  
et fauché en Castille en août.

C'est un autre et c'est lui que nous mangeâmes  
en des terres où vous êtes couchés.  
J'ouvre sa mie et vous donne sa chaleur ;  
je le retourne et vous porte son haleine.

J'ai la main qui déborde de lui  
et le regard posé sur ma main ;  
et je livre un pleur repent  
de cet oubli de tant d'années,  
alors mon visage vieillit  
ou renaît de cette découverte.

Comme la maison se trouve vide,  
restons ensemble, les retrouvés,  
sur cette table sans viande ou fruit,  
tous deux dans ce silence humain,  
jusqu'à être à nouveau unis  
et que notre jour soit fini...

**Le balcon**  
*Octavio Paz*

Immobile  
au milieu de la nuit  
non à la dérive des siècles  
ni couchée  
clouée  
comme idée fixe  
au centre de l'incandescence  
Dehli  
Deux hautes syllabes  
entourées de sable et d'insomnie  
A voix basse je les dis

Rien ne bouge  
mais l'heure grandit  
se dilate  
C'est l'été  
houle qui se répand  
J'entends vibrer le ciel bas  
sur les plaines en léthargie  
Masses énormes conclave obscène  
nuages pleins d'insectes  
écrasant  
d'indécises formes naines  
(Demain elles auront un nom



avec lui je commence  
en lui je me perpétue

Accoudé au balcon

je vois  
ce lointain si proche  
Je ne sais comment le nommer  
même si je le touche par la pensée  
La nuit qui coule à pic  
la ville comme une montagne éboulée  
blanches lumières bleues jaunes  
phares soudains murs d'infamie  
et les grappes terribles  
les monceaux d'hommes et de bêtes par terre  
et leurs rêves enchevêtrés comme ronces.

Vieille Dehli fétide Delhi  
ruelles places mosquées  
comme un corps tailladé  
comme un jardin enterré  
Depuis des siècles la poussière pleut  
ton manteau les tempêtes de sable  
ton oreiller une brique en éclats  
Dans une feuille de figuier  
tu manges les restes de tes dieux  
tes temples sont des bordels d'incurables  
tu es couverte de fourmis  
cour à l'abandon  
mausolée effondré  
tu es nue  
comme un cadavre profané  
on t'arracha bijoux et linceul  
Tu étais couverte de poèmes  
tout ton corps était écriture  
souviens-toi  
recouvre la parole  
tu es belle  
tu sais parler chanter danser

Delhi  
deux tours  
plantées dans la plaine  
deux hautes syllabes  
Je les dis à voix basse  
accoudé au balcon  
cloué  
non pas au sol  
en son vertige  
au centre de l'incandescence  
Je fus là  
je ne sais où  
Je suis ici  
où *je ne sais*

Non la terre  
le temps  
dans ses mains vides me soutient  
Nuit et lune  
courses de nuages  
frémissement d'arbres  
stupeur de l'espace  
infini et violence dans l'air  
poussière irritée qui s'éveille  
lumières sur l'aéroport  
rumeur de chants du côté du Fort Rouge  
Lointains  
*pas d'un pèlerin musique vagabonde*  
sur ce fragile pont de mots  
L'heure m'élève  
le temps a faim d'incarnation  
Au-delà de moi-même  
quelque part j'attends ma venue.

### Départ

*Indran Amirthanayagam*

Ce verbe, partir,  
bête de somme,  
presque quotidien,  
de mon vocabulaire,

la naissance, voilà  
le premier exil, cloué  
à la roue, tu seras  
bientôt et toujours

Ce soir des savoirs  
d'une vie  
mouvementée  
que j'ai récoltés

Y-a-t-il  
d'autres vérités  
capables d'éclairer  
les mystères du départ?

Un soleil qui se lève  
à minuit, sur l'autre rive,  
le transport d'un corps  
à toute vitesse de Londres

à Paris—un cadeau  
de bois, écrit au sang,  
dessiné sur le reçu  
d'une boîte de nuit,

peu importe, je parle



de signes. Cette  
séparation, l'adieu,  
ce départ définitif,

on ne peut pas sauver  
un corps vivant  
dans une boîte à bijoux--  
C'est un mort, un enterrement,

la reconnaissance  
d'une absence déjà établie;  
on devient ombre,  
l'orage qui ravage

la côte enlève les taudis  
que tu as batis pour enfermer  
ta flamme, toutes les flammes  
sont éteintes, des humeurs

âcres soufflent. Il n'y a pas  
de bouquets de jasmin,  
de poissons frais, de mangues.  
pas de fête, on parle

d'un départ, d'un adieu,  
souterrain, sous  
la couverture de la nuit,  
à l'aube vers le soleil

dans un avion furtif;  
on parle de sanglots  
et de grands feux  
de déchets.

Toutes les adresses,  
les coordonnées,  
tous les souvenirs d'une vie,  
on est obligé de les revoir;

choisis ce que tu veux  
garder, jette le reste,  
on ne peut pas emporter  
toute la vie partout,

forcément, on devient sage,  
moins gras, on reconnaît  
que la vie célibataire,  
d'un curé,

n'importe quelle vie  
hors de la vie  
que tu mènes  
n'est plus pour toi.

Ce qui te reste,

c'est le départ  
et son vocabulaire,  
sortir, partir, s'en aller.

### **Une carte plus loin que l'Abyssinie**

*Indran Amirthanayagam*

Je ne sais rien. La catastrophe demande une réponse  
à mesure, un saut plus haut du néant, de ne jamais  
accepter le silence quand la langue est prête  
à recevoir les signaux de l'esprit,

pour les mesurer dans les vers. C'est une joie absolue  
de jouer avec des rimes, la douceur et la force  
émotionnelle qui nous abiment, de les gérer,  
d'être maître de la maison du poème

même si la maison autour de la vie que tu mènes  
est en train d'effondrer, ou bien de changer  
de forme, de disparaître comme l'avion  
que tu as pris pour t'envoler avec l'idée

de retourner, et même si tu es revenu et reparti  
plusieurs fois, même si tu écris dans la langue  
découverte encore dans cette île, à la fin  
de la journée tu restes seul avec tes souvenirs.

Qu'est-ce que nous offre de plus la vie d'anticipations,  
de plans et de projets? Bien sûr, dans la maison  
de la poésie il n'y a pas d'inconvénient  
avec le poète qui écrit au milieu de l'orage,

quand il fait beau, quand la mort enfourche  
son cheval pour galoper dans la rue devant.  
Et lui, assis, devant son écran, devant son bureau  
et la fenêtre. Et toi ailleurs plus loin que l'Abyssinie.

### **Le pays à côté**

*Indran Amirthanayagam*

Viens avec moi. La porte est ouverte,  
la citerne pleine, et il y a toute une île  
pour explorer, un univers dans la mer  
et sur la terre. Mais en même temps  
rebondit la question, pour combien  
de temps? Un mois, un an, une vie?  
Et si le chat a neuf vies  
pourquoi pas l'homme, à l'étranger,  
de pays en pays jusqu'à l'arrivée  
au pays sans chapeau, la Rue de l'Enterrement  
dans le cœur du nœud, en centre-ville?

### **La bougie (oiseau migratoire)**

*Indran Amirthanayagam*

Je dois te dire que j'allume une bougie dans mon esprit  
et je prie que la lumière dure toute la nuit et qu'elle ne sera pas  
éteinte par un homme trop craintif, trop fou, trop jeune  
dans sa pensée. On doit s'embrasser même dans l'obscurité,  
accepter l'un et l'autre sa liberté absolue pour s'envoler  
jusqu'aux autres confins de la terre pour y découvrir  
que le monde est rond et l'amour n'a pas de choix,  
la route migratoire déjà faite, que retourner, retourner.

### **À l'écoute**

*Indran Amirthanayagam*

Oui, c'est vrai  
la diplomatie est  
une responsabilité,  
représenter un peuple  
est un privilège,  
et tout ça,  
mais, quelquefois,  
elle pèse comme un fardeau,  
il faut prudence garder,  
garder silence  
alors que le cœur  
voudrait crier.

### **Conseil d'un vieux**

*Indran Amirthanayagam*

Elle est une fille  
et toi, jeune encore  
mais pas trop.

Je suis vieux.  
Pardonne-moi  
si je te parle

de mon expérience.  
Est-ce que tu fumes?  
Tu bois? Si tu as laissé

ces choses  
dans le passé  
tu gagneras

dix ans de plus.  
Après viendra  
le déclin inévitable.

Est-ce que tu es  
capable de résister  
et ne pas te marier?

Jouissez-vous  
de la vie ensemble  
pendant ces années

vigoureuses mais  
ne vous enchaînez pas.  
Et après?

Laisse-la partir.

### **Je suis poète**

*Indran Amirthanayagam*

Je suis poète donc j'écris  
Car par la plume je suis  
Et par ce puissant instrument  
S'écouleront de mes veines des vers de sang

Je suis poète donc je saigne  
Car sur chaque centimètre de feuille  
Je voudrais imprimer ma douleur  
Et dire à ce monde combien pleure mon cœur

Je suis poète donc je pleure  
Et je voudrais que mes pleurs viennent grossir le torrent amer  
De larmes des indignés qui hurlent leur colère

Je suis poète donc je crie  
Je crie en lieu et place des démunis  
Des sans plumes et des sans voix  
Qui se font rire au nez par les rois

Je suis poète donc je ris  
Et mon rire nerveux est mon unique réponse  
Ma fuite en avant pour échapper au cynisme de ce monde

Je suis poète donc je fuis  
Car poète, je n'en demeure pas moins un homme,  
Un lâche qui comme les autres détourne son regard  
Et se réfugie dans l'écriture

Je suis poète donc j'écris  
Car par la plume je suis  
Et par ce puissant instrument  
Je sublimerais mon impuissance en glaive justicier

Je suis poète